MA MAISON

Ma maison est toute blanche et sourit au soleil.

Ses fenêtres semblent autant de regards ouverts pour contempler le riant paysage et l'agreste vallée où, sinue, au milieu de la prairie, la claire rivière aux ondes transparentes. A gauche, l'horizon se perd dans les profondeurs de la forêt dont les lignes sombres tranchent la raie bleue du ciel avec la noire de leurs grands sapins. Et ce plan sévère fait mieux ressortir la grâce du village qui étage, du côté opposé, ses toits rouges sur la colline, où pointe, droite, la flèche du clocher de notre vieille église.

Ma maison est toute blanche et sourit au soleil.

Oh ! qu'elle a bien avant moi-même abrité de vertus et caché de bonheurs : vertus modestes et bonheurs simples dont se riraient les névrosés du jour, mais dont les exemples et les bienfaits se répandaient à l'entour, comme la bonne odeur saine et fortifiante des champs fertiles et des moissons fécondes.

Que de vos murs, ma chère maison, se sont échappées, furtives, de secrètes charités, s'en allant le long des routes frapper aux portes nécessiteuses, consoler et secourir ! Que de fois, au tomber du soir, à l'heure où tintait l'*Angelus*, le passant attardé avait-il rencontré sur les chemins, par tous les temps, au travers des sentiers, et se hâtant pour le retour, deux femmes seules, n'ayant pour les accompagner que le cortège de leurs bonnes œuvres, semées tout le jour, à mains pleines, à cœur ouvert ! ma mère et mon aïeule... les bons anges du pays, à qui Dieu n'avait point voulu donner d'ailes, car elles se les fussent bien vite arrachées pour, de leurs plumes, faire un lit plus doux aux malheureux.

Et vous, père, et vous, grand-père, mes vénérés, quels enseignements sacrés n'ai-je pas recueillis de vos lèvres, alors que, sur vos genoux, j'apprenais à épeler les premiers mots de ce livre de l'humanité où vous aviez glorieusement inscrit vos noms à la page la plus héroïque !

Berceau de mes ancêtres, toit saint et béni, ce n'est pas seulement de pierres et de sable que vous avez été construits, vous reposez sur d'indestructibles bases édifiées du solide ciment de l'honneur.

Mais si vous me rappelez toutes les joies de mon enfance, les gaies escapades de mes vacances d'écolier, les premières rêveries du jeune homme et les agitations de son cœur, en peine d'un autre cœur, combien tous ces souvenirs, pourtant si doux à ma pensée, s'amoindrissent et s'effacent devant celui du jour où, rayonnant de bonheur, dans l'épanouissement de ma jeunesse et l'extase d'une échappée de paradis, j'ai franchi votre seuil pour y faire entrer, comme dans un temple élevé pour elle, celle qui venait de m'être unie. Oui... les vieux s'en étaient allés un à un, et le jeune oiseau accourait à son tour prendre possession du nid, tout chaud encore de leurs tendresses. De là-haut ils avaient dû se pencher pour mieux bénir le couple radieux qui venait abriter ses amours aux lieux mêmes où ils avaient aimé, et faire pleuvoir des fleurs célestes sur la tête de celle qui était maintenant ma femme.

Ma femme !... celle que j'adorais tout bas ; mais placée dans mon cœur à de tels sommets, que jamais l'audace de mes vœux n'eût certes osé l'atteindre, et qui était venue à moi, avec la grâce de son sourire et le charme de sa bonté, me dire :

—Mais, Jean, à quoi pensez-vous donc, et que sert-il de vous aimer si vous n'en devez rien faire ?

Ah ! chère créature ! âme incomparable ! qu'elle était bien digne des autres qui l'avaient devancée et qu'elle avait bien sa place marquée à ce foyer d'honneur où venaient, à celles de ses précédentes, s'ajouter ses propres vertus !

Quand, plus tard, — un peu tard, comme si pour s'être fait attendre ils avaient su m'en devoir être plus chers, — naquirent mes enfants, mes deux jumeaux, mon fils et ma fille, de quels transports n'avez-vous pas retenti, ma vieille demeure, témoin, de mes ivresses d'époux et maintenant de mes joies paternelles.

Mon Georges ! ma Geo gette ! mes orgueils et mes trésors !... Je ne pouvais me lasser, non, jamais me rassasier de les couvrir de baisers, et devant ces caresses folles, la douce maman, un peu fâchée, disait alors, tendant les bras :

—Après vous, Jean... s'il en reste...

Les voir grandir, se rouler sur l'herbe et dévaler les pelouses, au grand soleil qui dorait leur peau rosée, et par les jours de pluie, les entendre trottiner tous deux, courant l'un après l'autre, se poursuivant à travers les escaliers et les longs corridors... quels jeux, quels rires sonores, quel joyeux bruit de leurs voix perlées remplissaient alors toute la maison !

Vous en avez gardé l'écho, n'est-ce pas ?

Ils étaient si beaux, si vivaces et si bons ! Dans l'azur de leurs yeux se lisait toute la blancheur de leurs âmes. Je les voyais en mes rêves d'avenir, Georges, fidèle aux traditions de famille, fier de son nom sans tache, sa sœur, colombe de l'arche sainte, lys de notre couronne, dont le parfum embaumerait nos vieux jours.

Mon Dieu ! je vous remercie : vous m'avez fait goûter toutes les joies pures que le cœur de l'homme peut contenir. J'ai bu largement à la coupe de la vie, sans que ma lèvre en ait gardé la saveur d'une goutte d'amertume. J'ai été heureux, je vous ai connus, bonheurs.

. . . . . .

Ma maison est toute noire et pleure dans la nuit.

Pourquoi donc êtes-vous déserte et si sombre maintenant ? Pourquoi vos volets clos semblent-ils autant d'yeux morts qui ne doivent plus s'entr'ouvrir jamais ? Répondez, vieux murs, qu'ont creusés tant de pluies d'orage, et sur lesquels aujourd'hui tombent impunément les flots intarissables de mes larmes sans trêve.

Dites ce drame de huit jours où tous les miens ont été emportés, fauchés par le même mal inexorable, l'angine, l'angine cruelle et sourde, étouffant nos pauvres anges, sans même nous laisser le temps de les voir mourir, et dans la même semaine, la mère, atteinte à leur chevet du germe de leur mort, et succombant aussi elle, en me disant : — Pardon, Jean, si, je les suis, ils sont trop petits, voyez vous, pour se passer de moi.

Me voilà seul à présent, exaspéré, farouche, errant parmi les chambres vides, aux âtres éteints, criant après les disparus, hurlant mon deuil aux quatre coins du logis muet, seul au milieu de toi, tombe de mes amours, sépulcre de mes espoirs. Ah ! ah ! que tu as bien ouvert, et large et grande, ta porte hospitalière à la mort ! Tu voulais sans doute, lassée de ta blanche façade, la voir quelque temps ornée de tentures funèbres, et derrière, impassible, assister aux lugubres convois. On dit que les maisons ont une âme : qu'as-tu donc fait de la tienne ?

Ecoute : je ne veux plus te voir debout. Je ne veux plus que rien de toi subsiste, puisqu'en moi tout est détruit. Il faut que tu t'écroules pour m'ensevelir sous tes ruines, m'écraser sous tes décombres, broyer mon cœur fou... Face de pierre insensible ! Tu tiens à ta vieille existence. Tu veux encore t'étendre sur ce coin de pays où tu es vénérée, où ton nom est invoqué comme celui d'un sanctuaire, asile de grâces et de charité. Non ! Tes pieds font partie de cette terre qui recouvre ceux que j'ai aimés et je n'y veux rien souffrir de vivant. Mais puisque, orgueilleuse et lâche, tu te refuses à disparaître, c'est moi, entends-tu ? c'est ma main qui va porter l'incendie dans tes flancs, la flamme vengeresse de mon atroce désespoir. Et quand tu ne seras plus qu'un monceau de cendres, enfin délivré du supplice de ta présence, jouissant de l'âpre horreur de mon vœu satisfait, je m'engloutirai sous tes débris fumants, au-dessus desquels s'élèvera le cri de l'abominable douleur qui me torture, de la fureur qui me dévore, et dans le flamboiement de tes lueurs sanglantes, s'exhalera mon agonie.

. . . . . .

Brûlé, le manoir de Lanzac, devenu fou, le dernier qui portât ce nom, celui de bons vieux seigneurs de mon pays et de braves gens.

ARMEL OGIÉ.

SOUTIEN DE FAMILLE

Nettoyer votre trottoir, Madame ?

UN CHIEN PHÉNOMENAL

M. Lamateur (au marchand qui lui a vendu un chien) —Je vous ai payé un gros prix pour la brute que vous m'avez vendue la semaine dernière et elle a laissé dévaliser ma maison, hier soir, sans même aboyer.

Marchand.—Aboyer ! Sachez, monsieur, que ce chien est bien trop dressé pour aboyer. Il était occupé à regarder les voleurs, à les dévisager pour les identifier. La première fois qu'il les rencontrera sur la rue, il les reconnaîtra dans la minute. Aboyer ! pense pas qu'un chien comme ça aboie jamais ; c'est pas un chien, c'est un détective, il vaut son poids en or.

UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE

Julie.—Jacques, faut pas le dire, mais nous sommes une bande de jeunes filles qui avons fondé une société secrète

Jacques.—Oh ! oh ! et dans quel but ?

Julie.—Comment dans quel but ? mais pour nous raconter tous les secrets que nous savons.